

# Occident et Europe<sup>1</sup>

*Un entretien avec Krzysztof Pomian, historien et philosophe<sup>2</sup>*

*Qu'est-ce que l'Occident ? Peut-être ne nous a-t-il jamais été plus nécessaire qu'aujourd'hui de pouvoir répondre à cette question. D'y répondre en rejetant la solution qui consisterait à se replier sur la différence entre l'idéal et le réel, entre l'Occident mythique des uns, l'Occident empirique des autres. Quant à la différence entre Occident et Europe, serait-elle secondaire et ne toucherait-elle pas à l'essentiel ? On se convaincra aisément du contraire en lisant les réponses que Krzysztof Pomian, directeur scientifique du futur " musée de l'Europe " à Bruxelles<sup>3</sup>, tire de l'histoire des nations européennes et de la civilisation commune née de cette histoire. Ainsi est-ce dans les réflexions de cet éminent historien que nous trouvons les pièces à conviction en faveur de l'Europe - cet Occident défini par un principe d'identité - à partir de ce qu'elle fut, de ce qu'elle est, mais aussi de ce qu'elle peut devenir.*

**Revue des Deux Mondes<sup>4</sup> - Étudier les représentations de l'Occident ne nous conduit-il pas nécessairement à la question de l'Europe ?**

**Krzysztof Pomian** - Oui, évidemment, car les deux sont dans une certaine mesure inséparables. Pour les Grecs qui introduisent le mot " Europe " en tant que nom d'une déesse et celui d'un continent, l'Europe est à l'ouest, à l'opposé de l'Asie à l'est. Certains spécialistes en étymologie prétendent d'ailleurs que l'équivalent grec du mot " Europe " a une origine sémitique et le lie au mot « hereb » : soleil couchant, ténèbres. Toute la tradition médiévale

<sup>1</sup> Cet entretien a paru dans la *Revue des Deux Mondes*, en octobre : novembre 2004, dans un cahier thématique consacré à « La notion d'Occident ». Il est proposé aux lecteurs d'*Etudes européennes*, grâce à l'aimable autorisation de Krzysztof Pomian, et de Michel Crépu, rédacteur en chef de la prestigieuse revue créée en 1829, pour établir une passerelle culturelle, économique et politique entre la France et les sociétés extra européennes. La *Revue des Deux Mondes* est aujourd'hui le lieu de débats et de dialogues entre nations, disciplines et cultures sur les sujets majeurs de nos sociétés.

<sup>2</sup> Krzysztof Pomian est historien et philosophe. Directeur de recherche émérite au CNRS, à Paris, il est aussi, depuis 1999, professeur à l'université Nicolas-Copernic, à Torun, en Pologne, et depuis 2001, directeur scientifique du « musée de l'Europe », à Bruxelles. Auteur en français notamment de *L'Ordre du temps* (Paris, Gallimard, 1984), *Collectionneurs, amateurs et curieux - Paris-Venise, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle* – (Paris, Gallimard, 1987), *L'Europe et ses nations* (Paris, Gallimard, 1990), *Sur l'histoire* (Paris, Gallimard, 1999), *Des saintes reliques à l'art moderne - Venise-Chicago, XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle* – (Paris, Gallimard, 2003).

<sup>3</sup> Cf. Entretien accordé par Krzysztof Pomian à Eryck de Rubercy (in *Etudes européennes* n°5).

<sup>4</sup> Propos recueillis par Eryck de Rubercy pour la *Revue des Deux Mondes*. Essayiste, critique et traducteur, Eryck de Rubercy est membre du comité scientifique de la revue en ligne *Etudes européennes*.

situe l'Europe du côté de l'Occident. Plus près de nous, Europe et Occident sont parfois interchangeables ; ainsi dans les philosophies de l'histoire, dont nous reparlerons. Parfois leur rapport est celui de l'inclusion tantôt de l'Occident dans l'Europe tantôt de l'Europe dans l'Occident ; ainsi dans le langage politique, où l'Occident englobe l'Europe et les États-Unis. Je pense donc vraiment qu'on ne peut pas parler de l'un sans parler de l'autre.

Il y a bien entendu des raisons historiques à cela. La première, c'est précisément le point de vue grec qu'on vient d'évoquer et qui est incorporé, pour ainsi dire, dans l'opposition même entre l'Europe et l'Asie. À cela se superpose, très efficace dans la longue durée, la division de l'Empire romain en provinces occidentales et en provinces orientales, majoritairement asiatiques. Mais la frontière entre les unes et les autres sépare en fait l'espace latin de l'espace grec ; elle traverse donc la partie européenne de l'Empire. La coupure entre l'Orient et l'Occident devient définitive suite à la translation de la capitale de l'Empire de Rome à Constantinople, ce qui, à terme, aboutira à la séparation de deux parties de l'Empire, dont les destins historiques seront différents. Ensuite, c'est selon la même frontière qu'une déchirure entre Rome et Constantinople va s'opérer sur le plan religieux, en donnant naissance aux deux chrétientés : latine et grecque, orientale et occidentale, catholique en attendant de devenir aussi protestante et orthodoxe. Déjà à la fin des années 720, quand Byzance était plongée dans la crise iconoclaste, le pape Grégoire II (715-731), en réponse au décret de l'empereur Léon III l'Isaurien (v. 675-741) contre le culte des images et à des mesures fiscales contraires aux intérêts de Rome, lui envoie une lettre véhémement où il se pose en porte-parole de l'Occident. Environ trente ans plus tard, Constitutum Constantini, un faux fabriqué à la cour papale, fait du pape un quasi-empereur de l'Occident. En 1054, la rupture entre les deux chrétientés est consommée. C'est dans ce contexte que les deux termes Occident et Europe se définissent, dès les XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, l'un par rapport à l'autre. À l'époque moderne, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour les pays situés à l'est de l'Allemagne, l'Europe c'est centralement la Grande-Bretagne et la France, deux visages, économique et politique, de la modernité, en attendant que l'Allemagne prenne la relève dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup>. C'est donc de nouveau l'Occident. La distinction entre l'Occident et l'Orient est introduite parallèlement dans la géographie culturelle et politique de l'Europe, à partir d'un point de vue occidental, avec la division de celle-ci en Europe occidentale et Europe orientale, auxquelles on ajoute l'Europe centrale. Enfin, au cours de la guerre froide, et j'omets, faut-il le dire, beaucoup de choses au passage, la division Est-Ouest, bloc soviétique-Pacte atlantique est conceptuellement et idéologiquement très claire, tout en étant matérialisée sur le terrain. C'est dans ce cadre que s'est faite, au cours du dernier demi-siècle, l'intégration de l'Europe qui a commencé par l'Europe occidentale pour s'étendre vers l'est après la chute de l'URSS.

### ***Europe à géométrie variable***

***Revue des Deux Mondes - Justement, ne pensez-vous pas que l'Europe et l'Occident se rejoignent d'abord par une certaine indétermination géographique ?***

**Krzysztof Pomian** - Oui, si vous voulez dire par là que l'Europe n'est pas une entité spatialement fixe, mais que ses frontières ont varié au cours du temps tout autant que son contenu. Il y a donc un problème de territorialité de l'Europe, à telle enseigne d'ailleurs qu'il se pose aujourd'hui avec une grande force et acquiert même une actualité carrément politique avec l'ouverture des négociations sur l'entrée ou non de la Turquie dans l'Union européenne. En ce sens, les frontières de l'Europe ne sont pas définies, elles ne l'ont du reste jamais été, et personne n'est en mesure de dire, surtout à partir du moment où l'adhésion de la Turquie est envisageable, où s'arrêtera cette Europe identifiée à l'Union européenne, qui est d'un tout autre

ordre qu'une pure fiction géographique. Sur le papier, il est permis, par exemple, de faire passer la frontière le long de l'Oural, par le Bosphore ou encore ailleurs. Sur le terrain, le tracé de cette frontière est infiniment plus difficile à déterminer. L'Europe réelle, en tant que système religieux, culturel, politique, économique a eu dans son histoire des frontières extrêmement variables. Cette Europe englobait à un certain moment l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud quand elles abritaient des colonies européennes. Ce n'est plus le cas depuis qu'elles mènent leur propre vie. Mais cette Europe laissait dehors à une certaine époque le Sud-Est balkanique inclus depuis le XIV<sup>e</sup> siècle dans l'Empire ottoman, et le Nord-Est, c'est-à-dire la Moscovie. C'est précisément l'entrée de ces espaces dans l'horizon mental des Européens et en ce sens dans l'Europe, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle pour la Russie et du XIX<sup>e</sup> pour les Balkans, qui a conduit à introduire la division en Europe occidentale et Europe orientale.

Quant à la notion d'Occident, suite à l'indépendance des États-Unis suivis par les pays d'Amérique latine, elle a cessé d'être limitée à une partie de l'Europe pour s'étendre au-delà de l'Atlantique. En particulier, au cours de la guerre froide, l'Occident, c'était l'Europe et les États-Unis, plus des pays aussi étrangement occidentaux en apparence que le Japon et la Turquie. En apparence seulement, car si l'Occident est assimilé seulement à l'espace de la modernité institutionnelle et matérielle, alors le Japon et la Turquie y sont parfaitement entrés. Le premier à partir de 1868 quand il a entrepris de s'occidentaliser sans pour autant s'eupéaniser. Le second à partir de la révolution kémaliste qui visait, elle aussi, à occidentaliser la Turquie, voire carrément à l'eupéaniser en imposant en particulier la laïcité.

Les deux notions Occident et Europe entretiennent donc des relations très complexes, mais ni l'une ni l'autre n'ont effectivement de références spatiales immuables et il n'y a jamais de correspondance univoque entre la définition purement spatiale et les contenus religieux, culturel et politique.

***Revue des deux Mondes - Se définir comme européen ou comme occidental, ne serait-ce pas aussi affirmer son appartenance à une même culture ?***

**Krzysztof Pomian** - Pendant assez longtemps, la culture européenne était identique à la culture occidentale, mais je ne suis pas sûr que cela soit encore le cas aujourd'hui. Certes, lorsqu'on se dit occidental, on se définit par une appartenance culturelle, aussi vague soit-elle. Mais on ne se définit pas de la même manière que lorsqu'on se dit européen. Il suffit par exemple de quitter l'Europe (ici, au sens purement géographique) pour s'apercevoir très vite de la différence entre, par exemple, la ville européenne et la ville états-unienne devenue le prototype de ville américaine. Une ville européenne possède un " centre " et non pas un downtown ; les deux mots ne dénotent pas le même type d'urbanisme. Quand vous êtes à Mexico, à New York ou à Montréal, vous êtes dans trois variantes de ville américaine. C'est évidemment tardif dans le cas de Mexico, qui au départ était une ville espagnole avec un centre qui existe toujours ; plus tard, la ville s'est développée selon le modèle américain, de sorte qu'indépendamment de son ancien centre, elle a aussi un downtown. Ce que je veux dire en prenant cet exemple, c'est qu'il suffit de quitter le continent européen pour s'apercevoir des différences qui existent réellement à l'intérieur de l'ensemble occidental. Car cet ensemble résulte d'un transfert de la modernité européenne sous d'autres cieux, parfois même d'une assimilation de cette modernité par une culture complètement différente avec, par conséquent des rapports avec l'espace, le temps, la nature, la technique et probablement bien d'autres choses encore, différents de ceux qui caractérisent l'Europe. Le cas du Japon l'illustre d'une façon particulièrement flagrante. Mais même là où au début on ne pensait que refaire une

Europe hors d'Europe, une lente dérive, d'abord imperceptible, puis assumée comme telle, a éloigné les nouveaux mondes de leur modèle d'origine, si bien que de nos jours, les États-Unis, l'Australie, le Canada, les pays d'Amérique latine mènent leur propre vie culturelle et ne sont donc plus des Europes hors d'Europe, tout en faisant partie du même ensemble occidental. L'Occident est défini dans ce cas, non seulement par la modernité matérielle et institutionnelle, mais aussi en tant qu'une communauté de culture issue du christianisme et des Lumières, et il s'oppose de ce fait à des espaces culturels qui ont un tout autre passé : à celui de l'Islam ainsi qu'au Japon, à l'Inde et à la Chine - trois espaces où la modernisation, bien qu'indéniable sur le plan matériel et institutionnel, s'est effectuée autrement et dans un autre environnement culturel. Si l'éventualité de l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne pose problème et éveille des passions, c'est précisément parce que la question reste ouverte dans ce cas des effets culturels de la modernisation : est-elle en train de faire de la Turquie un pays européen comme les autres ou est-elle plutôt en train de créer une synthèse originale de la modernité matérielle et institutionnelle avec une culture issue de l'Islam - synthèse tout aussi différente à certains égards de celle qui est propre à l'Europe que celles qu'illustrent, chacun à sa guise, le Japon, l'Inde ou la Chine ?

***Revue des deux Mondes* - Dans ce contexte, la permanence d'une disposition d'esprit qui continue de s'organiser à partir de la distinction de l'Orient et de l'Occident vous paraît-elle encore de mise ?**

**Krzysztof Pomian** - Non, je ne pense pas que l'opposition Orient-Occident ait beaucoup de sens. Mais je pense qu'entre la civilisation occidentale et d'autres civilisations, il existe des différences principielles. Je pense en outre que l'uniformisation du monde dont on parle tant et qui est un effet manifeste de la propagation de la technique moderne (y compris les médias, les finances et la gestion) s'accompagne nécessairement de nouvelles différenciations qui épousent souvent les lignes de fracture déjà présentes, en les investissant toutefois de significations qu'auparavant elles n'avaient pas. Cela résulte de l'action de quatre facteurs au moins. Le premier, c'est le substrat sur lequel agissent les tendances uniformisatrices et qui n'est rien d'autre que toute l'histoire passée inscrite dans le langage, visible dans les paysages, matérialisée sous forme d'objets, incorporée dans les gestes, les réflexes, les attitudes qui se transmettent en changeant imperceptiblement de génération en génération, sédimentée aussi dans les institutions, les rituels, les croyances, les savoirs et les savoir-faire. Le deuxième, c'est tout bonnement la position sur la surface du globe, qui est tout sauf homogène et qui produit de ce fait des besoins et des intérêts différents. L'ennemi le plus décidé du déterminisme géographique est obligé d'admettre que les conditions climatiques et géomorphologiques, l'hydrographie, les ressources ouvrent aux hommes, dans chaque portion de l'espace, telles possibilités et non pas telles autres, et que ce sont ces possibilités qu'ils sont obligés de mettre à profit. Le troisième facteur, c'est la diversité irréductible des individus humains, diversité à la fois génétique, culturelle et psychologique. Et enfin, nous avons affaire à une recherche délibérée des différences que chaque groupe humain poursuit pour affirmer son individualité en se distinguant de tous les autres. S'il en est ainsi, il y aura toujours une pluralité d'aires culturelles ou, si l'on veut, de civilisations avec tout ce que cela entraîne.

## **Le rôle des Lumières**

***Revue des Deux Mondes* - Le christianisme médiéval n'a-t-il pas joué un rôle dans la genèse et en conséquence dans l'unification de l'Occident ?**

**Krzysztof Pomian** - Le christianisme a unifié l'espace devenu à terme celui de l'Europe moderne ; il l'a unifié à la fois religieusement et culturellement, car cela allait alors de pair. Il l'a unifié, tout en y introduisant une coupure dont il a déjà été question : deux langues savantes, deux liturgies, deux Églises. Mais derrière ces différences non négligeables, on retrouve une organisation du temps humain, un aménagement de l'espace, une attitude face à la vie, au visible en général, à la transcendance structurellement similaire dans les deux cas. En ce sens, le christianisme a imposé au continent européen une culture fondée sur les mêmes principes. Cependant, les circonstances historiques ont fait que l'espace grec, orthodoxe, est resté pendant plusieurs siècles isolé de l'espace latin, dans le Sud-Est balkanique parce qu'il est tombé sous la domination ottomane, et dans le Nord-Est ukrainien et russe à cause des invasions mongoles. Aussi n'a-t-il vécu ni la Renaissance ni surtout la Réforme avec les guerres de Religion qui ont entraîné la sécularisation des relations internationales d'abord, puis, au temps des Lumières, aussi des relations internes aux États et des mentalités, du moins de celles des élites. C'est dans ce cadre que l'Europe s'est substituée à la chrétienté dans la partie occidentale du continent, sa partie latine. Dans l'espace orthodoxe, les Lumières sont arrivées tard et elles y sont restées assez superficielles ; leurs effets ne se sont fait sentir que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais, je le souligne, ce furent là les effets des conjonctures historiques particulières. Reste donc que le christianisme a été derrière l'europanisation et derrière l'apparition de l'Occident suite à l'expansion européenne dans le Nouveau Monde. Il n'y aurait pas des États-Unis d'Amérique sans les *Pilgrim Fathers* qui se sont embarqués sur le *Mayflower* et sans tous les migrants partis en Amérique avec des motivations strictement religieuses. La sécularisation elle-même a été rendue possible par le christianisme, à telle enseigne que la tournure qu'elle avait prise dans différents pays dépendait fortement de la variante de celui-ci qui y était professée par les détenteurs des pouvoirs.

Cela dit, il faut ajouter que du fait que le christianisme a incontestablement fourni leur assise à l'Europe et à l'Occident, il ne résulte nullement que l'Occident ou que l'Europe d'aujourd'hui soient chrétiens. C'est sur ce point que, selon moi, Jean-Paul II a tort, parce qu'en l'affirmant, il efface le rôle tout à fait fondamental qu'ont joué, dans l'histoire de l'Europe et de l'Occident, les Lumières en tant que mouvement de modernisation et de sécularisation, et plus précisément de dissociation de la religion et de la politique, de la religion et de l'économie, de la religion et de la culture, de la religion et des mœurs, ce qui a abouti à l'émancipation de tous ces domaines de la vie en commun, de la tutelle religieuse, au cours de luttes parfois difficiles. Un type de croyance collective a été ainsi remplacé par un autre car la religion a laissé place à l'idéologie, dont à son tour il a fallu s'émanciper, ce qui n'est pas encore terminé, si tant est que cela soit vraiment commencé. Quel type de croyance collective s'établira sur les ruines de l'idéologie ? Il est probablement trop tôt pour en discerner les contours.

**Revue des Deux Mondes - L'orientation d'étude de l'Occident n'est-elle pas néanmoins nécessairement dépendante de cette équivocité du « soleil couchant » et des images de déclin qu'elle véhicule ?**

**Krzysztof Pomian** - Absolument pas. L'image du soleil couchant peut d'ailleurs se lire dans les deux sens, en mettant à profit une interprétation extrêmement ingénieuse de la phrase de Hegel qui dit que " l'oiseau de Minerve s'envole à la tombée de la nuit ". Cette phrase, on l'interprète en général au sens où l'oiseau de Minerve, c'est-à-dire la Sagesse, arrive après coup. Mais un de mes maîtres l'interprétait d'une toute autre manière et, à mon avis, il lisait

Hegel beaucoup mieux qu'on ne le lit d'ordinaire. Il disait en effet que " si l'oiseau de Minerve s'envole à la tombée de la nuit, c'est parce qu'il voit poindre l'aube ". L'oiseau de Minerve arrive donc non seulement après coup, mais aussi avant coup. Autrement dit, il ne se contente pas de savoir ce qui s'est déjà passé ; il anticipe ce qui surviendra. Arrivé après la journée qui vient de s'écouler, il ouvre celle qui se lève. L'idée d'Occident peut dire très exactement la même chose. Reportons-nous, encore une fois, à Hegel. Dans la dynamique historique, telle qu'il la voit à l'œuvre dans l'histoire universelle, la marche vers l'ouest est une montée vers le sommet, plus encore - vers l'apogée de l'histoire. Ce n'est d'ailleurs même pas l'invention de Hegel ; le vrai auteur en est Voltaire qui, dans l'Essai sur les mœurs , fait avancer l'histoire d'est vers l'ouest et qui dit des peuples d'Orient : " Ils nous ont devancés, mais nous les avons dépassés. " L'idée d'Occident peut donc tout aussi bien s'inscrire dans une vision de progrès que dans celle de la régression, de sorte que l'exploitation d'Abend-land par Oswald Spengler et par toute une pensée du déclin, très vivace dans les premières décennies du XXe siècle, n'en est qu'une des utilisations possibles.

***Revue des Deux Mondes - L'Occident, plutôt que de désigner un lieu du monde, désignerait-il davantage un lieu historial - celui de l'Antiquité grecque ou de la civilisation hellénique - comme premier moment historique, à partir duquel se serait institué l'acte de la pensée comme geste spécifique de la puissance occidentale ?***

**Krzysztof Pomian** - Mais les Grecs ne se considéraient pas, que je sache, comme des Occidentaux. Cependant je suis tout à fait d'accord avec vous pour redire que ce n'est pas en des termes géographiques que se pose la question de l'Occident. Les tentatives de donner à la notion d'Occident une signification géographique ne peuvent en effet conduire qu'à des résultats aberrants. Cette notion appartient d'abord au langage théologico-politique ; il en était ainsi par exemple, lorsque la papauté romaine s'opposait en tant qu'occidentale au patriarcat de Constantinople en tant qu'oriental, en utilisant explicitement ces termes. Dans la période moderne, c'est-à-dire depuis le XVIIIe siècle, la notion d'Occident relève en priorité de la philosophie de l'histoire. C'est Voltaire qui, dans l'Essai sur les mœurs, introduit à la fois l'idée déjà évoquée de l'histoire qui progresse d'est en ouest et l'expression "philosophie de l'histoire » appelée à une belle carrière. Une philosophie de l'histoire camouflée sous diverses formes devint ensuite une composante essentielle de toutes les idéologies du XIXe et du XXe siècle qu'elles aient été de droite ou de gauche. Et des auteurs comme Spengler ou Toynbee ou bien aujourd'hui quelqu'un comme Huntington qui, lui, prétend représenter la science politique, ne font que de la philosophie de l'histoire. Cela ne signifie d'ailleurs pas, en ce qui concerne Huntington, qu'il n' y ait pas beaucoup de choses fort raisonnables dans ce qu'il dit. Reste que chaque fois qu'on commence à parler de l'Occident, on est plus généralement dans ce que j'appelle la chronosphie et dont relèvent toutes les tentatives de donner du sens au temps, qu'elles soient théologiques, philosophiques ou scientifiques (avec ou sans guillemets). Que ce sens soit une régression, un déclin, une décadence ou, au contraire, un progrès, une avancée, un perfectionnement n'y change rien car dans les deux cas de figure, on est sur un même terrain, en train seulement d'y adopter des positions opposées.

Mais, pour en revenir encore une fois au terme d'Occident, s'il a été très directement attaché au thème du déclin chez un auteur comme Spengler, il l'a été également, à partir des Trente Glorieuses, à l'idée du progrès, à savoir d'un progrès de l'Occident, et en premier lieu des États-Unis, contrasté avec le pseudo-progrès, voire la stagnation du régime communiste. Encore une controverse qui reste sur le terrain de la chronosphie et plus particulièrement sur celui de l'idéologie et de la philosophie de l'histoire, sur le terrain d'une pensée qui cherche en

quelque sorte à imaginer le futur et à justifier une certaine idée de l'avenir possible ou souhaitable, en prenant des formes extrêmement différentes.

***Revue des Deux Mondes* - Mais alors, quelle est finalement la pertinence de parler aujourd'hui de l'Occident ?**

**Krzysztof Pomian** - C'est une bonne question à laquelle je répondrai ceci : s'il y a une pertinence à parler encore de l'Occident, c'est surtout pour s'opposer à des tentatives d'effacer à peu près toutes les différences entre les civilisations et de les remplacer par la vision d'une humanité uniforme dont les divisions ne peuvent être que mauvaises. Or, je pense que nous avons affaire à des civilisations à nombre d'égards dissemblables et que, dans cette pluralité, il existe une civilisation occidentale, elle-même diversifiée et au sein de laquelle des tendances divergentes sont sans doute à l'œuvre, qui aboutiront peut-être, certes pas dans un avenir très proche, à des différences si fortes entre ses différentes composantes qu'elles donneront, chacune, naissance à une civilisation distincte. À présent toutefois, quelles que soient les divergences entre l'Europe et les États-Unis, le Canada, l'Amérique du Sud, l'Australie, les composantes de l'ensemble occidental restent encore très proches les unes des autres, surtout dès qu'on les compare à des énormes ensembles chinois ou indien.

Je vais même plus loin car je pense qu'au-dessus du niveau national d'intégration des sociétés humaines, un nouveau type d'intégration, qui englobe des masses beaucoup plus grandes que les nations, est en train aujourd'hui de se mettre en place ; son importance ne fera que croître. Le passage des petites communautés à des nations, c'était le passage des entités de l'ordre de quelques milliers ou dizaines de milliers de personnes à des entités de l'ordre de quelques dizaines, plus rarement centaines de millions de personnes. Nous assistons actuellement au passage à des entités de l'ordre de plusieurs centaines de millions, voire de plus d'un milliard de personnes. La Chine, c'est un milliard trois cent millions de personnes, l'Inde, c'est pratiquement autant, l'Union européenne à elle seule, c'est quatre cent cinquante millions et l'ensemble occidental dépasse un milliard, de même que l'ensemble islamique. Le monde est ainsi divisé en plusieurs civilisations avec des populations qui n'entrent dans aucune et qui resteront probablement dans les interstices. Il se peut qu'un jour, très lointain, émergera un niveau d'intégration supérieur à celui que représente une civilisation, et qui se superposera à ce dernier comme il s'est superposé aux nations qui se sont superposées à des communautés plus petites. On en voit dès aujourd'hui certains germes. Mais je constate avec effroi qu'en disant tout cela, je me mets moi-même à faire à mon tour de la philosophie de l'histoire.

***Revue des Deux Mondes* - La rationalité occidentale en fin de compte, ce n'est pas encore la fin de l'Histoire ?**

**Krzysztof Pomian** - Certainement non ! Et d'abord, malgré toute la sympathie que j'ai pour Hegel, je ne crois pas à la fin de l'Histoire. Sur ce point, il s'est, à mon avis, totalement trompé, et, n'en déplaise à des épigones, tel monsieur Fukuyama, épigone de Kojève, lui-même épigone de Hegel, sur la fin de l'Histoire on ne peut dire qu'une chose avec certitude : nous n'y sommes pas et ne risquons pas de nous y trouver de sitôt. D'ailleurs, même si l'on s'en tient à des critères qui nous ont été proposés, ni la démocratie ni l'économie de marché n'ont encore gagné à l'échelle mondiale et il n'est dit nulle part que leur victoire soit assurée. Je ne crois pas à ce genre de prédiction, car plus que jamais, nous sommes dans une situation où l'avenir reste indéterminé. À ce propos, je viens de commencer la lecture de la *Fracture des Nations* de Robert Cooper, qui est le conseiller de Javier Solana, après avoir été celui de Tony

Blair. Le livre s'ouvre par ces phrases : " L'histoire européenne connut ses moments les plus noirs au XIVe siècle, pendant et après la guerre de Cent Ans, puis au XVIIe avec la guerre de Trente Ans et, enfin, dans la première moitié du XXe. Le XXIe siècle pourrait cependant s'avérer pire encore. " Alors pour la fin de l'Histoire, armons-nous de patience !